

XYZ. La revue de la nouvelle

Une ultime caresse

Pierre Karch



Numéro 80, hiver 2004

Quand on aime...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3371ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Karch, P. (2004). Une ultime caresse. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (80), 39–41.

Une ultime caresse

Pierre Karch

Il avait toujours eu pour son presbytère une affection d'époux pour la femme que Dieu lui a donnée. Et, dans leur relation, seul lui avait vieilli, la maison de pierre des champs étant demeurée, depuis qu'il la connaissait, aussi jeune, aussi pure, aussi belle, malgré les plus de deux cents ans qu'elle regardait modestement, les paupières à demi baissées, le fleuve couler à ses pieds.

« Une vierge du temps de Louis XV », qualité rarissime qu'il accordait volontiers à sa petite maison, « à la peau douce d'une enfant », complétait-il, en chatouillant du bout des doigts le bois du cadre de la porte du salon, patiné par toutes les caresses que lui avaient faites tant de saints hommes.

Puis il tournait la poignée de la porte comme un glaive dans une plaie. « Une vierge martyre », ajoutait-il chaque fois, exalté par l'idée qu'il était, à la suite de tant de prêtres, pasteur et bourreau.

C'était la belle époque, celle où il était plus jeune et debout. Maintenant, il attendait la fin. Mais la fin de quoi ?

Il avait été heureux, ici. Il ne demandait pas mieux que d'être curé d'une paroisse de village. Oublié par son évêque qu'il connaissait mal et qu'il aimait encore moins. La ville, avait-il toujours pensé, ne peut que polluer les âmes, même les plus élevées. Alors qu'ici, entouré de champs paisibles et de ciels clairs, on se sentait tous les jours en communion avec le ciel, le divin, l'éternel.

Aussi n'était-il pas prêt à recevoir le choc qui l'avait secoué plus que toutes les confessions qu'il avait entendues jusque-là. Mon Dieu ! qu'il comprenait ces femmes qui se plaignaient de leur mari ! Et qu'il comprenait aussi ces hommes qui cherchaient, en dehors des doux liens du mariage, une consolation qui n'était jamais, d'après ce qu'il en avait entendu dire, à la hauteur du prix qu'elle coûtait !

Mais ce à quoi il ne s'attendait pas, c'était l'instruction qui, au printemps 1961, lui était venue du Vatican auquel il ne pensait presque jamais, n'étant pas de nature envieuse, ambitieuse ou chicanière : «... la fête de sainte Philomène, vierge et martyre (11 août) sera rayée de tous les calendriers ».

Comment le meilleur des papes avait-il cédé aux pressions de la Sacrée Congrégation des Rites ? Hélas, se rappelait-il, sans y voir une faute grave, c'était un bon vivant qui avait une faiblesse pour le champagne. Certains, dans son entourage, devaient en profiter pour obtenir de lui ce qu'il n'aurait jamais donné à jeun. Aussi le jeune curé de la paroisse Sainte-Philomène soupçonnait-il immédiatement la clique puissante de prêtres misogynes qui trouvaient qu'il y avait beaucoup trop de vierges intraitables au ciel pour qu'on s'y croie au paradis et pas assez d'enfants martyrs pour égayer les lieux.

On descendit presque aussitôt la modeste statue de la sainte en bois polychrome qu'un habile artisan de la paroisse avait autrefois sculptée de ses propres mains. Le curé la prit dans ses bras, comme une enfant un peu trop grande pour cette marque de tendresse, et l'installa dans sa chambre, entre les deux fenêtres qui donnaient sur le soleil levant.

Ensuite, on rebaptisa l'église.

Le brave curé vieillit avec le temps ; la sainte, pas. Il ne l'oublia jamais dans ses prières et crut toujours que, si tout allait bien pour lui sur cette terre et dans ce presbytère, dont elle était devenue, à ses yeux, la personnification, c'était à cause de sa sainte dont il portait le cordon rouge et blanc autour de la taille.

Quand vint la dernière heure, il se mit à transpirer beaucoup. Cet excès de chaleur lui fit croire qu'il approchait du paradis. « La lumière, pensa-t-il, me brûle et m'aveugle. »

On ouvrit les fenêtres pour faire entrer l'air et rafraîchir la chambre. Et, en poussant les battants vers l'extérieur, on put entendre, assez distinctement : « Merci... » Cette voix de femme, d'où venait-elle ? De loin, comme le vent ? De la maison elle-même, des paumelles ? Ou encore d'une autre source ? Chose certaine, tous ceux présents l'entendirent.

D'une des fenêtres entra aussitôt un rayon de bonheur qui se posa sur le visage soudain radieux du vieil homme qui entra dans sa vérité, en goûtant cette ultime caresse.

Son remplaçant ne voulut pas passer une seule nuit avec cette femme qu'il ne reconnaissait pas. Comme c'était un homme simple et rationnel qui qualifiait les statues de « catins », il la saisit sans déférence et la porta sous son bras, comme un tapis roulé, jusque dans la grange qui lui servait de garage et d'atelier. Là, il empoigna une hache et dépeça la pauvre femme pour faire d'elle des bûches qu'il brûla au cours de l'hiver qui vint, mais qui, contre toute attente, ne le réchauffèrent pas.

La dernière bûche réduite en cendres, Philomène ne fit toujours pas d'éclat, mais on aurait pu croire que la sainte avait quitté définitivement le presbytère, sans le bénir, ce qui expliquerait bien des choses inusitées qui s'y sont passées depuis que le soleil n'y entre plus.